

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XVII

Château de Rauchenstein, avril.

COMME ces oiseaux chantent ! Notre vieux docteur, auquel du reste je n'ai jamais affaire, aime à produire ses petits jeux de mots, et à dire, d'une mine solennelle ; — "Il y avait aujourd'hui une bataille terrible dans le jardin." — Tout le monde est effaré, et il s'agit simplement des rossignols. Quand il veut tâter le pouls aux dames, il leur dit : — Oserais-je solliciter l'honneur de votre main ? — Cela fait le bonheur de nos vieilles demoiselles.

Quand mon grand oncle Berthold saura que vous portez des chapeaux mous, il sera hors de lui. Avec cela, une grande barbe, et "l'affreux démocrate" est complet. Que vais-je apprendre après cela ? Cette idée me fait frémir !

J'ai lu à mon père votre beau livre ; il m'a dit, les larmes aux yeux ; — "Dieu soit loué qu'à notre époque, il se trouve encore des hommes pour penser et écrire ainsi !" — "C'est ce que je lui ai dit." — "Tu lui écris donc toujours ?" — Oui, père, puisque je reçois des réponses à mes lettres. — "Mais, mon enfant ! tu n'a pas le droit d'accaparer le temps d'un homme semblable. Une petite folle comme toi !" — "Il dit que cela lui fait plaisir." — J'en doute un peu. — "Mais, père, puisqu'il le dit !"

Mon père a ri. Je crois tout ce qu'on me dit ; sans cela, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir. Vous ne pouvez dire autre chose que la vérité, n'est-ce pas ? Un grand esprit comme le vôtre, mentir ! Dites que vous ne le ferez jamais avec moi ! J'aimerais mieux ne plus recevoir une seule lettre !

Votre

ULRIQUE.

XVIII

Greifswald, 23 avril.

Mon auguste amie !

Vous aimeriez mieux ne plus recevoir une seule lettre ? Cela veut-il dire que jusqu'ici vous les receviez avec plaisir, ou que vous y tenez assez peu pour mettre à leur place un de ces "principes", contre lesquels vous vous débattiez récemment si fort. Je peux, du reste, vous tranquilliser. Depuis que j'ai vu que tout le monde mentait, je ne trouve plus à cela rien de plaisant ; dès mon enfance, je n'aimais pas à agir comme tout le monde. C'est par ironie que je suis devenu "un démocrate" à chapeau mou et à grande barbe. Votre père a raison ; je devrais m'occuper d'autre chose que de prêcher un jeune Télémaque, qui d'ailleurs veut jouer avec moi au Mentor, et, en outre, redevient sans cesse tout à fait "féminin." Je ne veux en rien avoir à la princesse Ulrique, sachez-le bien une fois pour toutes ! Si vous sortez encore de votre rôle, ce sera fini entre nous ! Je me permets de vous faire observer, par parenthèse, que

nous autres plébéïens, nous ne trouvons pas poli d'écrire aux gens, sans s'adresser à eux par une appellation quelconque. Peut-être avez-vous oublié mon prénom ? Je m'appelle *Bruno*, un nom de roman, mais chez nous, en Poméranie, de simples mortels s'intitulent ainsi. "Cher Bruno", ferait un fort joli effet sur votre beau papier. Si *Bruno* ne vous plaît pas, mon second nom est "*Conrad*." Il a cet avantage que personne ne m'a jamais appelé comme cela. Choisissez !

Avez-vous remarqué, au timbre de la poste, que je suis de retour dans mon trou ? Qui sait s'il ne serait pas devenu mon tombeau, si, grâce à une lettre de Pâques, la terre ne m'avait reconquis ? J'ai eu assez d'idées noires tous les jours précédents !

Le 14, le jour même où je vous ai écrit brièvement de Berlin, j'entreprenais un petit voyage professionnel, à la recherche d'un manuscrit ; je vous confie cela sous le sceau du secret. Comme je vous ai déjà fait allusion à ma folie, sur quoi vous m'avez encore répondu en vraie femme, — (vous n'avez donc pas d'imagination, mon camarade !) — je puis vous avouer que je voulais, par la même occasion, en voir de mes yeux l'objet. Ma princesse, comme toutes celles des contes, gardées par des géants et des dragons, habite un château à la pointe d'un roc. La chose était donc difficile.

Si jamais vous vous trouvez en pareille situation, mon Télémaque, et si votre imagination n'a pas d'ici là vu pousser sa dernière dent de sagesse, adressez-vous à moi avec confiance. Dans ces occasions, j'ai du bonheur. Là-dessus, écoutez-moi !

J'étais arrivé à la grande ville de W*** ; j'avais refait ma toilette de façon à me rendre présentable, et repris ma place sur cet instrument de torture, qu'on nomme les banquettes d'un wagon, lorsqu'au moment où le train allait partir, un homme au teint blême se précipite — Conducteur, pour R*** ? — C'était là que se trouvait mon château enchanté. Le train se met en mouvement ; mais comme j'étais près d'une glace baissée, j'entends, j'ouvre vite la portière, et le retardataire s'élance. Naturellement, en cinq minutes, j'apprends qu'il est accordeur de son métier et qu'on l'appelle au château pour accorder tous les instruments avant la fête.

Dans les cinq minutes suivantes, je lui persuade (je vous ai déjà parlé de mon éloquence) de m'emmener avec lui comme assistant. —

"Quand vous direz que vous êtes obligé de repartir par le train suivant, on ne s'étonnera pas que vous ayez amené un aide. J'ai envie de voir l'intérieur du château, j'en connais l'extérieur et aussi la famille princière, par ouï dire."

Je me répands en louanges pompeuses sur cette noble famille. Lui n'en savait pas si long ; il était "démocrate" jusqu'au fond de l'âme, une âme d'ailleurs assez mesquine, car la récompense en écus sonnants promise par moi, fut tout ce qu'il trouva d'intéressant dans cette affaire. Mais cela m'importait peu.

Quand nous descendîmes de wagon, il me regarda une seule fois, d'un air soucieux, et dit en secouant la tête, que je ne ressemblais pas à un accordeur de pianos.